

## COMPTES RENDUS

**Ahmed MORO et Bernard KALAORA (Dir.), *Le désert : de l'écologie du divin au développement durable*, Paris, L'Harmattan, Collection CEFRESS, 2006, 265 p.**

Cet ouvrage très utile valorise, à la fois des travaux d'un laboratoire de recherche résultant de projets locaux et de coopération (Égypte, Algérie) et d'enseignements contribue à la vulgarisation du savoir relatif au désert ; les préfaciers B. Kalaora et N. Marouf insistent sur l'étalement d'un sujet allant du divin au développement durable et sur la nécessité s'avoir un regard croisé sur le sujet. En effet, des chercheurs de diverses disciplines en sciences sociales et humaines (philosophie, histoire, géographie, anthropologie, sociologie) et travaillant sur de nombreux pays (Algérie, Égypte, Mali, Maroc) ont participé à cet enrichissement pédagogique et scientifique.

Ce livre documenté souligne « *le caractère à la fois paradoxal et multiple de la relation des hommes au désert. Celle-ci ne saurait être unique, elle n'est pas la même selon la géographie (il n'y a pas des déserts chauds et des déserts froids par exemple, le 'génie des lieux', les hommes (selon qu'ils sont gens du désert, voyageurs, touristes, nationaux ou étrangers) ou les cultures en présence. Mais ces singularités ne sauraient nous faire oublier l'existence de figures ou motifs idéaux-typiques caractérisant l'expérience du désert dont la signification, le sens et la place varient selon le contexte historique* ». Dans cet ordre d'idées, l'histoire est toujours là : histoire géologique, histoire économique, histoire des migrations, histoire des brassages ethniques et culturels... *En ce sens, « le désert comme lieu du divin et du sacré et du monothéisme est sans doute l'une des modalités les plus partagées de l'imaginaire collectif »* ; au-delà de la lecture des textes exposés dans leur diversité transdisciplinaire, les auteurs concluent en mettant à jour des problèmes prégnants dans le Monde actuel ; ainsi, « *l'avènement de l'environnement et la prise de conscience de la biodiversité redéfinissent le statut et la place du désert au sein de la planète terre. Plutôt que de la détruire et de la domestiquer, il revient à l'homme d'en comprendre les enjeux environnementaux, en préservant un lieu relevant à la fois du vivant et du sacré* ».

B. Kalaora tire des enseignements d'une rencontre franco-égyptienne tenue à El Arish dans le nord du Sinaï (Égypte) traitant de « *la valorisation agricole et l'exploitation d'un milieu par nature fragile* » et

rend compte d'une nouvelle pensée philosophique tressée autour de la connaissance face au désert et à son avenir. Bien plus, cet auteur conclut son article d'une façon magistrale en écrivant que « *le développement des sciences environnementales, notamment l'écologie et la biogéographie, a joué certainement un rôle dans ce renouvellement de la représentation du désert. A la différence de la géographie qui a une vision plus négative, insistant sur les facteurs de stérilité du milieu et de dévastation ou le définissant comme l'archétype du non-espace (ne portant pas les signes conventionnels de l'appropriation au travers des catégories de maillage et de quadrillage), l'écologie et la biogéographie au contraire, mettent l'accent sur la dynamique du vivant et de l'adaptabilité des espèces aux contraintes de l'aridité. Le désert alors change de signification, il est perçu comme habitat spécifique, un écosystème aride dont il faut étudier l'ensemble des composants et leur fonctionnement. Cette représentation écosystémique modifie le statut du désert qui, de milieu inerte et statique, devient dynamique, non plus séparé du monde vivant mais faisant partie de la biosphère* ». Dans un texte mûri par la réflexion et l'expérience, J.P. Deffontaine étale son savoir pédagogique à travers « *Le désert et la montagne, lieux mythiques et mystiques des expériences et de développement durable* » ; il tente une comparaison entre les espaces fragiles que sont la montagne et le désert et où se mêlent l'imaginaire des hommes et les pratiques ; en effet, « *ces hauts lieux ne sont-ils pas, dans les traditions religieuses, des espaces sacrés du sacrifice et de la révélation ?* ». Il dresse quelques analogies faites, au cours de l'histoire, par des penseurs sur ces deux territoires considérés comme 'pauvres et invivables' et relève les progrès des aménagements et de la mise en valeur des ressources effectués au cours du dernier siècle ; effectivement, la montagne comme le désert sont « *deux biotopes à ménager. La prise de conscience de l'irréversible transformation de la nature par les activités humaines, la montée en force des questions d'environnement, la dégradation de biens publics vitaux, comme l'eau et l'air, l'adhésion à la notion de 'jardin planétaire' qui relie les faits locaux aux phénomènes globaux, sont à l'origine d'une volonté de conservation, de préservation de la nature. Comme le désert, la montagne apparaît comme un écosystème fragile qu'il faut défendre contre les agressions de l'homme. Celui-ci est vu comme un perturbateur des équilibres. Il faut créer des parcs, des espaces protégés, sanctuariser la nature* ». Ces remarques censées dans le domaine de l'aménagement du territoire sont tout à fait adaptées aux réalités du Maghreb.

Une collection de textes abordant le thème du désert, de niveau inégal, parsème cet ouvrage en alliant des réflexions, des constats, des dialogues

et des résultats de recherche plus ou moins inédits qui apportent tout de même des connaissances certaines au lectorat. Ces articles ont pour auteurs E. Burnus, T. Roche, A. Moro, D. Kintz, J.O. Job & J. Albergel, N. Marouf. Quant à la troisième partie de l'ouvrage, elle est consacrée aux *Comptes rendus d'enquêtes (Observatoire de l'écosystème saharien)* englobant quatre articles élaborés par des chercheurs travaillant au sein d'institutions universitaires algériennes, membres du programme de recherche signé par deux partenaires<sup>1</sup>. En effet, les quatre articles de plus de 70 pages, illustrés par neuf cartes, traitent de l'écosystème oasien à travers la politique agricole et la question foncière, l'utilisation des nappes d'eau dans le Touat et le Gourara, la dégradation du milieu naturel et des activités humaines dans le Touat et le Gourara, et de la mesure du niveau d'équipement dans les ksours du Touat. Les titres des textes présentés comme des résultats de recherche du programme partenarial ont été élaborés par Abed Bendjelid « *Politique de mise en valeur et exploitations agricoles au Sahara (Wilaya d'Adrar, Algérie)* », par Sid Ahmed Bellal « *Exploitations des eaux souterraines dans la région du Touat et du Gourara (Wilaya d'Adrar)* », par Ouassini Dari « *Dégradation de l'environnement dans le Touat et le Gourara* » et par Mohamed Hadeid « *Niveaux d'équipement des ksours du Touat (Algérie)* ».

Abed BENDJELID

**Monique VÉRITÉ, *Henri Lhote – Une aventure scientifique au Sahara*, Paris, Ibis Press, 2010, 429 p.**

Auteur déjà en 1992 d'*Odette du Puigaudeau : une bretonne au Sahara*, Monique Vérité vient de livrer une nouvelle biographie passionnante, sur une personnalité saharienne haute en couleur, célèbre en France et au Sahara après-guerre et qui est aujourd'hui un peu oubliée : Henri Lhote (1903-1991).

Henri Lhote peut être considéré comme l'un des plus grands explorateurs du Sahara au XX<sup>e</sup> siècle, aux côtés de Conrad Kilian et de Théodore Monod. Le parallèle avec ce dernier est assez fascinant car ces deux grands sahariens, exactement contemporains, avaient des personnalités diamétralement opposées. Ils ont vécu chacun de la même passion, l'un au Sahara central (Lhote) et l'autre dans l'Ouest saharien

---

<sup>1</sup> Programme de coopération interuniversitaire algéro-française, signé entre l'Université de Picardie (Amiens) et le Centre de recherche en anthropologie sociale et culturelle (Oran) durant les années 1999 et 2002. Numéroté 99.MDU.412 et dirigé par le Pr. Marouf Nadir et le Pr. Bendjelid Abed, ce projet avait pour intitulé « *Observatoire, population et environnement de l'écosystème oasien* ».

(Monod) et ont atteint tous deux l'apogée de leur carrière dans les années 1950, Monod lors de ses traversées de la Majabat al Koubra et Lhote dans ses campagnes pour inventorier les sites de peintures rupestres du Tassili n'Ajjer. Et tout pourtant les opposait : leur enfance, leur formation, leur parcours scientifique, leur rapport à l'institution militaire, leur manière d'être...

Henri Lhote a connu une période de grande notoriété à la suite des quatre missions qu'il a organisées et menées dans le Tassili entre 1956 et 1962. Elève et protégé de l'Abbé Breuil, il avait été initié aux représentations pariétales du Tassili par celui qui en fut le découvreur : Charles Brenans, officier méhariste, en poste au Tassili entre 1931 et 1939, et dont Lhote fut très proche jusqu'à sa mort en 1955, alors même qu'il devait participer à la première mission tassilienne. Cette expédition, telle que la raconte Monique Vérité dans son livre, est un parfait condensé de ce que fut en réalité toute la carrière d'Henri Lhote au Sahara, bâtie « *à la force du poignet* » en dépit de solides oppositions, avec des échecs notables mais aussi de véritables réussites, une contestation récurrente de ses méthodes scientifiques, et enfin une immense notoriété que Monod, pour sa part, ne connaîtra curieusement que dans le grand âge (à 87 ans à la suite d'un film de télévision). Tout d'abord, l'expédition au Tassili s'organise dans la confrontation ouverte avec d'autres sahariens français avec lesquels Lhote était en opposition permanente : « *Le retour de Lhote et de Brenans en Algérie, par la grande porte saharienne, est loin de plaire à certains ! Ce n'est pas pour nous surprendre, la guerre continue, mais plus violente cette fois, car on s'attaque aux missions Lhote elles-mêmes qu'on tente de torpiller...* ». Après bien des vicissitudes, Henri Lhote et ses équipiers arrivent à Djanet le 16 février 1956 : « *Le premier bon augure aura été l'arrivée de la pluie, à leur descente d'avion. Comme il n'a pas plu depuis des années, les Touaregs proclament que Lhote a la "baraka". Et à chaque retour de Lhote au Tassili, en 1957, en 1959 et en 1960, il pleuvra* ». Lors de ces différentes campagnes, le chef d'expédition sera accompagné par le guide targui Djebrine Machar ag Mohamed : « *Aux yeux du grand public, le nom de Djebrine est indissociable des missions Lhote dont il sera le guide attitré... La complicité des deux hommes se noue à travers leur plaisir à parcourir ces immensités caillouteuses. Ils prennent du bon temps ensemble* ». Sur le Plateau, Henri Lhote est le chef et, comme il l'a toujours fait, son autorité ne peut être contestée : « *Lhote est responsable de tout, des gens, des bêtes, du matériel, des réserves d'eau, de bois, de vivres et des activités scientifiques de terrain, puisqu'il est le seul savant. Sa conception de l'équipe n'a pas changé : elle est toujours pyramidale...*

*La seule loi, c'est le succès de la mission. Lhote s'y plie et avec lui tous doivent s'y plier* ». La grande découverte de cette première mission sera celle de Jabbaren ; un chapitre « *Jabbaren aux 5000 figures* » y sera consacré dans le livre que Lhote tirera de cette mission, à la *découverte des fresques du Tassili* (publié en 1958) : « *Jabbaren, c'est tout un monde ! Plus de cinq mille sujets peints dans un quadrilatère mesurant à peine six cents mètres de côté ! Si l'on se réfère aux différents étages de peintures, on en déduit que plus de douze civilisations différentes s'y sont succédées. C'est sans exemple, et compte-tenu de sa superficie, le Tassili peut être considéré comme le centre d'art préhistorique le plus riche du monde* ». Une grande exposition, visitée par le tout-Paris, aura lieu au pavillon de Marsan entre novembre 1957 et mars 1958 : « *Lhote est en train de gagner son pari : rendre visible l'art rupestre saharien et être identifié comme celui qui l'a fait connaître au monde entier. Sa notoriété ira grandissante et il deviendra le héraut de la geste saharienne* ». Les méthodes de reproduction des peintures par calques utilisées lors des missions sur le plateau du Tassili seront beaucoup reprochées à Lhote qui peinera, pendant toute sa carrière saharienne, à s'affirmer comme un scientifique à part entière.

Ainsi a été la carrière saharienne d'Henri Lhote, celle d'un autodidacte, formé à l'école du scoutisme, qui a dû batailler tout sa vie pour s'imposer, explorateur infatigable et intrépide du Sahara central (Hoggar, Ténéré, Tassili) à partir de 1929, homme de terrain reconnu mais scientifique contesté (malgré une thèse d'ethnologie soutenue en 1944 sous la direction de Marcel Griaule), chef d'expédition autoritaire de missions parfois ratées (Hoggar-Tefed est en 1949-50) et d'autres fois couronnées de succès (les missions Tassili), organisateur de talent, particulièrement doué pour les relations publiques, ce qui fâchera beaucoup certains de ses collègues...

Dans son livre, Monique Vérité parvient remarquablement à dénouer les ambiguïtés d'Henri Lhote et à démonter les moteurs de sa personnalité, ce que Jean-Loïc Le Quellec résume ainsi dans sa postface : « *Comment ne pas tenir compte de l'itinéraire personnel de cet autodidacte et de toutes les difficultés qu'il eut à affronter à ses débuts ? Comment ignorer l'ombre tutélaire de l'Abbé Breuil, dont l'influence fut si prépondérante ? Bien des critiques adressées à Henri Lhote devraient en réalité, par ricochet, viser ce "cher maître", de l'influence duquel l'élève zélé, toute sa vie respectueux de l'autorité, n'a sans doute pas su complètement se départir* ». Et Monique Vérité termine son livre en racontant, avec une émotion perceptible, la seule rencontre qu'elle eut avec Henri Lhote, un an avant sa mort : « *C'est cette image que je garde*

*dans le tréfonds de ma mémoire, celle d'un vieil homme en bout de course, célébrant son retour aux origines et offrant sa ferveur en partage* ».

**Bruno LECOQUIERRE**

**Julien BRACHET, *Migrations transsahariennes : vers un désert cosmopolite et morcelé (Niger)*, Paris, Éditions du Croquant, Collection Terra, 2009, 322 p.**

Cet ouvrage est la version remaniée d'une thèse de doctorat de géographie soutenue en décembre 2007 à l'Université de Paris I Panthéon-Sorbonne. Cet ouvrage tente de décrypter -et il y réussit- les flux migratoires entre les deux rives du Sahara ; il montre que l'essentiel de ces mouvements n'a pas pour but l'Europe mais le Nord de l'Afrique et, ainsi, il déconstruit les discours médiatiques et politiques basés sur la peur du péril migratoire, peur qui a pour effet le durcissement des politiques migratoires, particulièrement en Europe ; *in fine*, cet ouvrage pose la question du droit à la mobilité des hommes, aussi bien à l'échelle locale qu'à l'échelle internationale.

Le texte s'organise en quatre parties. Dans une première, l'auteur évoque la permanence des flux migratoires dans l'ensemble saharosahélien à l'époque contemporaine. Il rappelle que « *la circulation des hommes, des bêtes et des marchandises est au cœur de l'organisation des sociétés et des économies sahariennes* ». Il montre comment les circulations se sont complexifiées depuis les indépendances des pays africains et comment ont évolué les motivations des migrants. Avec l'augmentation des volumes des flux, les systèmes de transport se sont développés à travers le Sahara ; un système spécifiquement destiné aux migrants s'est mis en place et, parallèlement, les agents des différents corps de sécurité et de contrôle des États ont soumis les migrants à des taxations illégales.

La seconde partie est consacrée au rôle de la ville d'Agadès, « *porte de sortie de l'Afrique subsaharienne* ». C'est l'étape inévitable pour les migrants provenant, au départ, des pays sahéliens puis, progressivement, de toute l'Afrique de l'Ouest, voire de l'Afrique orientale ou même de l'Asie du Sud ou de l'Est (y compris la Chine), à destination de l'Algérie ou surtout de la Libye. L'importance de ces mouvements -plusieurs dizaines de milliers de migrants transitent chaque année par Agadès- n'est pas sans conséquences pour la ville : organisation spatiale, développement, activités économiques... en relation avec la double fonction récente de carrefour migratoire et de place marchande internationale.

La troisième partie montre les difficultés des migrants pour rejoindre l'Algérie et la Libye : difficultés naturelles d'un milieu particulièrement hostile (Ténéré, Djado...) où les routes sont inexistantes et où les migrants sont totalement dépendants des passeurs et des chauffeurs des véhicules, taxations illégales par les agents de l'État nigérien qui atteignent des niveaux élevés et grèvent les maigres budgets des migrants, difficulté d'accès au territoire algérien et libyen : dans ces pays, le durcissement des politiques migratoires, incité et soutenu par l'Union Européenne, se traduit par un renforcement des contrôles aux frontières. De ce fait, les migrants changent de statut : d'irréguliers, ils deviennent clandestins et les risques de refoulement et d'expulsion augmentent ; l'autre conséquence de ce durcissement est le morcellement de plus en plus accentué de l'espace saharien... qui, en retour, n'est pas sans conséquence sur les migrants et l'organisation des flux migratoires. De ce fait, la circulation et le séjour des migrants subsahariens en Algérie et en Libye sont de plus en plus difficiles, risqués et onéreux (avec des différences notables entre ces deux pays). Mais ces évolutions politiques ne semblent pas avoir d'effets significatifs sur le volume des flux migratoires, toujours beaucoup plus importants en direction de la Libye que de l'Algérie : ce sont davantage les itinéraires empruntés et les modalités de franchissement des frontières qui ont évolué, devenant quasi-systématiquement clandestins.

Dans la quatrième partie, l'auteur aborde la question de la corruption, de ses relations avec l'État nigérien, de l'adaptation des acteurs de la migration aux pratiques corruptives et revient, *in fine*, sur les motivations des migrants. Au Niger, s'opposent les préceptes de la « *bonne gouvernance* » préconisés par les institutions internationales et son absence de mise en pratique : les acteurs proclament la nécessité de la bonne gouvernance tout en participant aux pratiques illégales qui leur permettent « *de mieux pérenniser leur pouvoir et surtout d'accroître leurs gains* ». Dans les régions sahariennes du Niger, la corruption est systématisée et s'accompagne souvent « *d'actes de violence vis-à-vis des migrants, afin de leur extorquer de l'argent ou des biens* ». Ces agents de l'État se placent ainsi « *en dehors des normes officielles, mais également en dehors des normes socialement acceptées par ailleurs* ». Ces pratiques amènent certains acteurs des réseaux de transport à s'engager eux aussi dans la clandestinité : les phénomènes migratoires se complexifient et se transforment. Enfin, l'auteur replace la question de la motivation des migrants, au delà de la question économique, dans le cadre plus large des « *désirs d'individualisation, d'autonomie ou d'émancipation des*

*migrants* » : un moyen pour le migrant de s'extraire des contraintes de sa société d'origine pour devenir lui-même, ailleurs.

Ainsi, le Sahara est au cœur du système migratoire africain. Il s'y forme une véritable communauté de migrants sur la base d'expériences communes vécues, souvent difficiles, qui ont peu de liens avec les sociétés locales : le désert devient cosmopolite.

**Jacques FONTAINE**